

VOTRE MAISON VOUS RÉVÈLE

Comment être bien chez soi

DU MÊME AUTEUR

Voir en fin d'ouvrage, p. 295.

ALBERTO EIGUER

**VOTRE MAISON
VOUS RÉVÈLE**

Comment être bien chez soi

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

« *N'est pas beau ce qui est beau,
est beau ce qui plaît.* »
Dicton provençal¹

1. Cité par Noëlle Duck, *La Maison provençale*, Flammarion, Paris, 2003.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

J'utilise ici le mot maison dans un sens large que ce soit pour parler de la maison ou du château en passant par le studio, la tente, la yourte, l'appartement, le pavillon, la maison de retraite, la résidence secondaire et l'hôtel : c'est le lieu où l'on habite, son « chez-soi ». Dans la langue, l'extension au cours du temps du mot maison reflète l'émotion qui le traverse : maison d'édition, maison mère d'une entreprise, Maison de France, maison d'arrêt, maison close, maison-Dieu, maison de la culture. Dans ces derniers exemples, les murs comptent mais la fonction prédomine, bien que les murs configurent toujours un cadre comme pour souligner l'existence d'un dedans où quelque chose de précis a lieu par rapport à un dehors, qui est ouvert, sans limites et finalement non identifiable. Dans tous les cas, la maison garantit une étanchéité et un état d'esprit singulier.

INTRODUCTION

Être bien chez soi est une valeur en progression, tout comme le culte du corps sain et jeune ou l'appétit des voyages. Mais comment être mieux chez soi ? D'abord il convient « d'être chez soi », bien ou mal, et de s'assurer que c'est ce qui nous convient et correspond à nos goûts, nos orientations. Pourtant, pour certains, demeurer dans une maison où l'on trouve ses marques n'est pas indispensable : les nomades modernes changent de résidence comme de chemise, sans nostalgie, sans états d'âme. D'autres vivent sur une péniche qui navigue de port en port : l'appel du large est le plus fort.

ÊTRE BIEN ET LE BIEN-ÊTRE

Être bien, c'est une série de sensations indéfinies et plaisantes qui éloignent la gêne et les tourments. C'est ne pas voir le temps passer et imaginer que ce sera toujours aussi beau. Chez nous, nous avons le sentiment de disposer de la durée, de maîtriser la lumière qui se dépose sur les objets et les murs, mais nous savons quand même que nous n'avons aucune maîtrise sur le temps ni

sur l'espace (je me réfère au temps en termes de mois, d'années, qui est différent du temps quotidien). Et ne croyez pas que nous nous éternisions dans des situations ou dans des lieux qui sont uniquement plaisants. On peut rester longtemps attaché à un lien de couple désastreux dans son domicile sous des prétextes qui ne nous convainquent pas franchement. L'éternité que l'on ressent quand on est bien chez soi est celle d'un temps suspendu loin du stress extérieur. Nous désirons que cet état de grâce se maintienne.

La maison paraît être faite pour le bien-être. Nous l'avons choisie dans la mesure de nos moyens, et son aménagement, le soin que nous avons mis à la décorer et à la rendre plaisante et belle, tout cela vise à y passer des moments agréables, protégés. Être bien chez soi, c'est ne pas nous sentir obligés de bouger ni de faire quoi que ce soit. C'est oublier les soucis extérieurs de la journée même si nous savons qu'ils sont loin d'être surmontés, c'est pouvoir les mettre de côté tout en sachant que nous avons toujours un rôle à jouer pour les résoudre. Notre maison est le témoin silencieux de nos bilans, de nos joies personnelles, mais aussi de nos souffrances intimes et secrètes. Elle connaît tout de nos bagarres, de nos désillusions. Et elle nous déçoit si nous l'avions imaginée comme le lieu où toutes les blessures allaient cicatriser. Elle nous confronte même à ce que nous avons cru efficacement occulter, nos blessures morales, nos douleurs physiques.

Toutefois, la maison est aussi le témoin de la résolution de problèmes (« Dans le silence de la nuit j'ai pu entrevoir le bout du tunnel ») et en conséquence des revirements

Introduction

de situation. Face aux aléas de la vie, on peut s'apercevoir de ce qu'il nous reste : fonds de tiroir d'affects, des amis qui ne tournent pas le dos, un passé où l'on peut se ressourcer. Et parfois oser se dire que l'on s'est trompé de voie et y trouver la force de recommencer. La maison n'est pas une chose mais un cadre qui féconde notre imaginaire. C'est le lieu où l'on construit des rêves, des mythes nouveaux.

L'être humain n'a pas seulement développé une capacité extraordinaire à créer des richesses : il est la seule espèce, ou presque, qui réalise des choses qui ne créent pas des richesses matérielles mais symboliques. Participer à une fête, jouer aux cartes avec des amis, rire et pleurer, c'est de « l'inutile utile » pour nous retrouver et nous sentir mieux et autrement. Ces réunions nous rappellent aussi que nous sommes plusieurs, que nous appartenons à une famille, à un groupe d'amis, à une communauté avec lesquels nous avons des affinités.

MAIS QU'EST-CE QUE LE BIEN-ÊTRE ?

Nous allons comparer ce bien-être à « être bien » et au bonheur, que nous lierons ensuite au bien-être chez soi. « Être bien » est une expression. Le « bien-être », un concept. Dans la mesure où l'un conditionne l'autre, ils sont proches. Mais le second intègre différentes qualités. Être bien apparaît comme un état ; le bien-être est une disposition d'esprit qui tend à s'aménager en structure de fonctionnement. Je dirais que le bien-être est la consécration de l'« être bien », son aboutissement.

Le bien-être s'alimente de la sensation qui survient après la satisfaction d'un besoin physique ou psychique : il est fait d'euphorie et d'un sentiment de plénitude. Le bonheur est plus exaltant que le bien-être. Mais ce n'est pas uniquement une différence d'intensité. Alors que le bien-être se ressent au niveau du goût, des autres sens et du corps dans son ensemble, le bonheur relève de la joie mentalement ressentie. Le bien-être produit une sensation de détente tandis que le bonheur s'exprime davantage dans des gestes et des comportements, et un fort désir de le communiquer aux autres. Chez nous, à la maison, ces sensations sont vives et plaisantes. Nous nous débarrassons des manières convenues que nous sommes amenés à avoir en public et qui limitent notre spontanéité.

Nous attendons du bien-être qu'il favorise notre épanouissement et notre connaissance de nous-mêmes. Mais il peut aussi nous assoupir, surtout s'il nous fait glisser vers la béatitude. Certains s'en méfient, craignant que le bien-être ne les engourdisse et ils se fatiguent vite d'être bien chez eux : ils ont besoin de nouveauté, de nouvelles expériences plaisantes. Ou bien ils préfèrent naviguer parmi les épreuves pour rester alertes et garder ainsi l'espoir d'un mieux-être : c'est la recherche de nouveaux défis, engagements, des activités pour soi ou pour les enfants saturant toutefois le peu d'heures libres disponibles pour le farniente. Sur le plan matériel, ces personnes préfèrent les fauteuils rigides et refusent les multiples tentations du confort d'aujourd'hui. Vivre dans le bien-être, c'est comme aborder une *terre inconnue*. Beaucoup aspirent au bien-être, mais moins nombreux sont

Introduction

ceux qui pensent le mériter. Les psychologues n'ont pas donné au bien-être la place qu'il mérite. Pourtant, si l'on veut vous aider quand vous souffrez, la réflexion sur le bien-être s'avère indispensable. Et elle peut commencer par « être bien chez soi ». Connaître les mécanismes et les voies pour y accéder vous ouvrira des perspectives sur cette possibilité.

Quoi qu'il en soit, le bien-être n'est ni léger ni superficiel et, sans être grave, il est sérieux. Le bien-être suppose que les sensations désagréables ont été évincées au profit des sensations plaisantes, qui viennent des profondeurs, des muscles, des os, des organes internes ainsi que de la peau et des sens comme l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher. Un état d'exaltation, d'enthousiasme s'en suit. Si ces sensations sont ressenties au niveau du corps, c'est bien le psychique qui les porte. C'est pour cela que certains d'entre nous ne sont pas en condition d'intégrer ce que leurs capteurs de sensations reçoivent, parfois parce qu'ils ont du mal à y croire. D'autres, superstitieux, interprètent ce qui est plaisant comme un malheur qui s'annonce, ou, à l'opposé, comme un signe bénéfique du destin.

Quant au bonheur, il a été l'objet de nombreuses réflexions chez les philosophes. Ils ont créé un terme, *eudémonisme*, pour son étude. Une observation : si nous sommes heureux, nous avons le sentiment que cet état s'éteint avec le temps. Ces conclusions s'appliquent aussi au bien-être.

D'autres perspectives seront sollicitées ici, très utiles pour nous, citadins pressés : Profitons de *l'instant* !

Tolérons la *quiétude* ! Jouissons de la *passivité* ! En méditant sur ces valeurs, un autre bonheur se met en place, *celui de nous découvrir*.

ET QU'EST-CE QUE LE « CHEZ SOI » ?

La notion de « chez soi » précise nos attentes sur le bien-être. Nous lover dans notre maison signifie nous permettre de disposer de son espace, nous l'approprier aussi. Habiter son *chez soi* implique « entre nos murs », nous approprier notre contenant et ne pas seulement nous contenter d'être contenus par le cadre spatial. La maison nous transmet son énergie certes, mais principalement nous nous déchargeons sur elle de nos tensions. C'est que nous allons voir tout au long de ces pages.

Nous allons visiter la maison, ses pièces, ses recoins, leurs mystères. En premier, nous nous pencherons sur l'émotion que nous projetons sur elle et nous essaierons de la comprendre. La maison est-elle un lieu de vie ou le but d'une vie ? Ensuite nous ferons un parcours pièce par pièce, le séjour, la cuisine, les chambres, la salle de bains, le grenier, la cave, puis les lieux de circulation : les couloirs et les escaliers. Nous sortirons pour nous intéresser au seuil et au balcon, ces dehors qui sont encore dedans. Les portes, leurs serrures et leurs poignées, les fenêtres et les murs, ont autant d'intérêt. Puis nous interrogerons les traces que nous laissons de notre genre, dans ces espaces où masculin et féminin expriment leurs préférences. Et aussi comment l'aménage une famille recomposée ou lors d'une adoption. Puis nous habillerons

Introduction

ces espaces d'objets auxquels nous donnons une vie : placards, meubles, lampes, vaisselle, appareils ménagers et écrans, bibelots, tableaux. Comme des détectives, nous chercherons des traces, des oublis. Enfin, nous quitterons notre maison en déménageant...

Partout, nous nous exprimons pour mieux atteindre notre bien-être. Certes nous parlerons de nos malaises et découvrirons que ce n'est pas en les évinçant que nous les maîtriserons, mais en les intégrant. Car bien-être et mal-être, s'ils ne sont pas amis, ne sont pas des étrangers. Le bien-être peut culpabiliser et finir en mal-être. Ceux qui éprouvent du mal-être aspirent généralement à un mieux-être et si possible au bien-être. Les humains évitent la tristesse et cherchent la joie, disait le philosophe Spinoza en 1677¹. En d'autres termes, habiter la maison n'est ni plus ni moins qu'un moyen que nous nous donnons pour nous épanouir. Cela veut dire rester authentiques, tels que nous sommes.

1. Baruch Spinoza (1677), *Éthique*, Œuvres complètes IV, Flammarion, Paris, 1965.

I

VOTRE MAISON VOUS RÉVÈLE
À VOUS-MÊME

VOTRE MAISON ET VOUS

L'endroit où nous vivons est bien davantage qu'un toit destiné à nous isoler de la pluie et du froid. Refuge amoureux et de la famille, il incarne le passé et contient la mémoire, parfois sur plusieurs générations. C'est aussi le lieu où se vivent les événements les plus intimes : on s'y restaure, on s'y repose, on y fait l'amour, les enfants y sont conçus, ils y naissent même autrefois. On s'y allonge quand on tombe malade. Dans la maison se vivent les fêtes de famille, les déjeuners du dimanche, les anniversaires.

La maison traverse le temps à la manière de notre corps : comme lui, elle vieillit, on l'entretient, elle se transforme. Les murs symbolisent la peau qui enveloppe la famille et chaque pièce incarne une fonction vitale (se reproduire, se nourrir, se laver, s'amuser, se retrouver, échanger, recevoir, etc.). La maison nous représente, cela apparaît clairement dans les rêves : elle symbolise le corps du rêveur et ses parties. Pour le psychanalyste, dans les images oniriques, le toit et le grenier signifient

généralement la tête, la pensée ou l'aspiration à un idéal. La cave évoque le passé et nos pulsions souterraines. Les fenêtres, les portes, la cheminée, les couloirs, les voies d'accès et ce qui se passe autour d'elles traduisent la qualité des relations entre nous et les autres (voir le rêve de Marie-Odile p. 27).

D'autre part, notre inconscient s'exprime par la manière dont nous aménageons notre maison. Le choix de sa maison, la façon dont on la meuble, la décore, et la distribution de ses pièces ne sont pas le seul fait de décisions conscientes, mais aussi de forces inconscientes. Ces forces inconscientes sont de deux types : l'une consiste, chez chacun de nous, à projeter sur notre domicile l'image que nous avons de notre corps. L'autre, l'attachement aux êtres chers avec qui nous avons partagé notre maison d'enfance : un attachement qui nous inspire toujours, même si nous habitons seuls.

L'image du corps, pilote de la maison

La maison apparaît comme une métaphore de notre « habitat intérieur ». Ainsi que notre corps, la maison comprend différentes parties auxquelles se rattachent des activités déterminées : manger, dormir, se reproduire. À l'instar du corps, on attend d'elle qu'elle nous protège de l'extérieur, qu'elle nous « enveloppe ». De même que le corps est un tout formé de différents éléments, la maison met en lien des membres qui se regroupent dans un tout « famille ». Si l'on vit en solo, on l'associe à la maison de son enfance. Et si la représentation de l'image du corps

subit des modifications constantes au gré de nos expériences de vie, de nos savoirs, il en va de même pour celle de la maison. Enfin, comme dans notre corps, c'est en elle que se vivent nos désirs, nos amours, nos douleurs, nos souvenirs qui vont lui donner sa forme, ses couleurs particulières.

Le bien-être est localisé au niveau du corps, et la tête en est le régisseur. Une des illustrations les plus curieuses de ce ressenti physique est la sensation de lourdeur que l'on éprouve lorsque la pression atmosphérique est au plus bas, avant un orage. Au contraire, lorsque le ciel est clair et que le soleil rayonne, la pression atmosphérique est élevée et nous nous sentons légers, bien plus qu'avant un orage. Or la pression atmosphérique se ressent par les variations de la masse d'air sur la surface de notre peau, dont les capteurs sensibles au poids de l'air sont ainsi stimulés et cela de façon uniforme. Autrement dit, nous nous sentons mieux quand plus de pression s'exerce sur notre peau. Cela fait contrepoids à la pression sanguine qui est de ce fait mieux contrôlée. Nous sommes gênés si un objet exerce une pression excessive sur une partie de notre peau, un pantalon trop serré par exemple, mais dans le cas de la pression atmosphérique, cette pression s'étale sur toute la surface, ce qui crée les conditions d'une sensation plaisante. En bref, être bien un jour ensoleillé est paradoxalement lié à une augmentation du poids sur notre corps. *Est-ce que l'air nous caresse ?* La pression légère de l'atmosphère fait penser à la pression des vêtements, que nous tolérons et plus encore que nous recherchons comme pour nous protéger et nous sentir contenus, enveloppés.

Votre maison vous révèle à vous-même

Le logement est considéré comme une troisième peau, la première étant la peau biologique et la deuxième, le vêtement¹.

Et cette troisième peau correspond, entre autres, à notre besoin instinctif de sécurité.

LE PREMIER BESOIN DE SÉCURITÉ

Chez le nourrisson, l'acquisition de cette sécurité demande du temps. Au début, il ne supporte pas de rester tout nu et il a besoin de sentir qu'il est tenu par un autre corps ou par une enveloppe de tissu. Si on le laisse nu sur le lit, il se sent perdu. Pour certains chercheurs, il a peur que le contenu de son organisme se répande comme un liquide sans bouteille. Il n'a pas encore intégré l'idée qu'il a une peau qui lui évite cette catastrophe. C'est une des raisons pour lesquelles nos arrière-grands-mères emmaillotaient leurs bébés. Elles avaient l'intuition que cela leur était indispensable pour leur offrir un contenant physique et psychique. En grandissant, lorsque le nourrisson acquiert la capacité de reconnaître l'unicité de sa peau, il préférera rester désormais tout nu, se frotter contre les draps, barboter longtemps dans son bain. Et les plus grands aimeront qu'on leur gratte le dos...

1. Pierre Restany, *Hundertwasser, le peintre-roi aux cinq peaux*, Taschen, Paris, 2003.

La relation peau-corps-maison

Protectrice, la peau psychique a intégré ces sources de plaisir. Par le truchement de ces perceptions primaires inconscientes, notre corps contribue à organiser notre relation à la maison. En effet, une fois acquise la certitude que notre peau nous donne un contenant qui différencie l'extérieur de notre intérieur, nous allons développer une autre capacité, qui est en vérité l'une des fonctions de *notre image du corps*. Nous savons comment situer notre corps par rapport aux personnes et aux espaces physiques qui nous entourent : estimer si ce pull correspond à notre taille, si cette passerelle va supporter notre poids, si nous allons pouvoir nous lover dans tel fauteuil, franchir une porte ou encore soulever un objet lourd. En d'autres termes, nous savons si notre corps est en condition d'entrer ou de circuler dans un espace précis ou de soulever un poids. Malgré la sensation très physique qu'elle procure, cette reconnaissance est profondément affective. L'attachement à la maison y puise sa source : elle nous stimule, elle nous chatouille, etc. Par exemple, quel plaisir de marcher les pieds nus sur la moquette ou le carrelage ! Cela apporte une première réponse aux questions que nous nous posons sur la valeur de la maison, sur les attentes si grandes que nous fondons sur elle.

Pourquoi pensons-nous y trouver le calme et nous y reposer¹ ? C'est comme si la maison nous berçait, nous

1. Le philosophe Gaston Bachelard le formule ainsi dans *La Poétique de l'espace* (1957) : « Comment [se fait-il que] les refuges éphémères et

Votre maison vous révèle à vous-même

serrait contre elle et que nous entendions battre son cœur. Cette relation peau-corps-maison s'inspire de notre lien infantile au corps des autres, principalement à nos mère et père : les câlins reçus et donnés, les baisers, les jeux plus ou moins musclés, et aussi le fait d'être porté, tenu par la main, ou encore de se chatouiller entre proches, s'embrasser, se blottir l'un contre l'autre. Pensez à ce qu'a pu signifier pour vous, lorsque vous étiez nourrisson, le plaisir de renifler un vêtement imprégné de l'odeur de votre mère ou, plus âgé, celui de porter le vêtement d'un adulte. Vous en avez éprouvé un bien-être infini. Ces gestes traduisent notre appétit de contenance. C'est le fondement de notre attachement à la maison. Plus encore, il guide notre insertion en elle comme on pilote un bateau. Les expériences sensorielles (les odeurs, les bruits, les voix, les chuchotements, les berceuses entendues) se relient entre elles, créant une figure inconsciente. Cette représentation inconsciente devient fonctionnelle dans le corps. S'y associent les impressions de la peau, des organes internes, la notion d'équilibre et de l'espace dont nous avons parlé, pour remplir désormais une fonction qui centralise notre relation à l'espace dans lequel nous vivons. Le tout est ce que j'appelle *l'habitat intérieur*.

L'idée que vous investissez votre maison selon la représentation de votre corps peut paraître simplement symbolique : la peau/les murs, etc. C'est beaucoup plus que cela. Cet investissement, qui est en grande partie

les abris occasionnels reçoivent parfois, de nos rêves intimes, des valeurs qui n'ont aucune base objective ? »

inconscient, est aussi solide, aussi ancré dans notre esprit que celui de notre corps, inséparable de nous. Nous pouvons détester ce corps, dire qu'il nous pose plus de problèmes qu'il ne nous donne de satisfactions, et même qu'il nous trahit, mais dans la mesure où il n'est pas détachable de nous, il est notre compagnon obligé. Nous l'avons appris grâce aux bras qui nous ont entourés jadis, à la base de notre représentation de l'enveloppe, du contenant. De même, la maison est en continuité avec notre estime de soi et tout ce qui nous rattache à notre essence vitale, notre narcissisme au service de la croissance : « le narcissisme trophique », celui qui nous aide à nous protéger de ce qui dérange comme à avoir confiance en nos capacités, à rester positifs et plus ou moins sûrs de nos ressources pour nous sortir d'affaire. Il s'appelle *trophique* parce qu'il accepte que nous puissions changer et qu'il trouve naturel de progresser.

LE CAS DE MARIE-ODILE

Marie-Odile, trente ans, au cours d'une séance raconte un rêve : séjournant dans une ville étrangère, elle arrive à son hôtel tard le soir. Fatiguée, elle a trop bu et souhaite rejoindre rapidement sa chambre à l'étage, mais on lui a donné une mauvaise clé, ce qu'elle constate en voulant ouvrir sa porte. Elle descend à la réception pour réclamer une autre clé. Entre un groupe de jeunes hilares surpris de découvrir le veilleur de nuit. « Qu'est-ce que tu fais là, un samedi de fête ? » Avec sa nouvelle clé, Marie-Odile repart mais ne

retrouve plus l'ascenseur. Elle arpente plusieurs couloirs sans lumière et plus ou moins déserts. Pendant un moment, elle se perd, s'angoisse, revient sur ses pas, demande qu'on lui indique le chemin, mais personne ne sait lui indiquer le bon. Enfin elle localise l'ascenseur, mais il est maintenant en panne. Elle retourne à l'entrée où on lui dit de prendre l'appareil de service. Celui-ci marche, mais ne s'arrête pas à tous les étages. Elle est de plus en plus fatiguée. Quand elle atteint enfin son étage, les chambres ont disparu : c'est maintenant une terrasse d'où partent des passerelles vers d'autres immeubles. Il fait presque jour. Elle se réveille.

Sa première association sur le rêve est de dire que c'est un « rêve dépressif », comme elle en a fait d'autres dans lesquels elle n'arrivait pas à destination. Un peu plus tard dans la séance, Marie-Odile raconte qu'en cette fin de semaine elle a fait plusieurs fois l'amour avec son amoureux, sans jamais pouvoir atteindre le plaisir. Elle en était frustrée, espérant chaque fois y parvenir, mais sans résultat. La recherche infructueuse d'accéder à sa chambre d'hôtel peut représenter ses tentatives sexuelles. Elle ne sait comment satisfaire ses attentes diverses et peut-être conflictuelles. En revanche, il n'est pas certain que le rêve soit « dépressif ». Sa démarche laborieuse et obstinée refléterait-elle sa peur d'aboutir ?

Je lui parle alors de sa recherche de lien entre intérieur et extérieur, entre le désir sexuel et sa difficile satisfaction, pour lui faire comprendre ensuite qu'elle aimerait bien atteindre son plaisir mais supporte mal de le donner en même temps à son ami. Marie-Odile paraît encore en colère contre lui après leur dernière dispute.

Certaines dimensions du rêve de Marie-Odile apportent une illustration de la représentation inconsciente de la maison. L'hôtel représente, entre autres, le corps tel que Marie-Odile le vit : un espace inaccessible, étrange, peu hospitalier. Elle ne peut se servir de la clé-pénis pour accéder à sa chambre – son intérieur –, et plus tard, pour la rejoindre. Pendant l'acte d'amour, elle « n'y est pas », à l'instar du veilleur de nuit qui n'est pas allé à la fête avec ses amis. Les passerelles sur la terrasse renvoient aux voies de la pensée, multiples, ouvertes vers d'autres espaces. L'entrée est peuplée de jeunes qui l'agacent. Elle semble les considérer comme désagréables ; en vérité, ils sont joyeux. Elle se sent trop seule dans la maison-hôtel alors qu'elle souhaite retrouver le calme du sommeil. Au fond, si elle n'atteint pas sa chambre, c'est qu'elle a plus envie de plaisir, de tendresse et de compagnie que de solitude.

*
**

Revenons sur l'idée que la maison est considérée comme une troisième peau. Elle a en commun avec les autres « peaux » (celle du corps et les vêtements) la capacité d'isolation et la fonction de protection, même si, pour la maison, la notion de sécurité semble prédominer. Quoi qu'il en soit, chacun de nos sens est particulièrement stimulé dans un endroit déterminé de l'habitat : la vue est sollicitée au salon ; le goût, à la cuisine ; le toucher et l'ouïe, dans la chambre ; l'odorat, outre la cuisine, dans la salle de bains et... aux W-C.

Nous verrons dans ce livre d'autres exemples de ce déploiement sensoriel, qui contribue à nos petites et grandes jouissances. Nous pouvons parler alors d'éro-

tisme dans le sens large que lui donne la psychanalyse, un plaisir intense (un orgasme) qui part d'un recoin de notre corps et se répand, embrasant tout l'être. Nous avons conçu la maison comme un lieu unique qui nous permet – ou devrait nous permettre – d'atteindre le bien-être. Ainsi, vous pouvez vous dire « J'adore ce coin du séjour. Il n'est ni trop sombre ni trop lumineux. Ah, cette lumière de côté : elle m'enveloppe. »

Nos sens nous ont guidés dans cette construction : ils « ont l'intuition » de ce qui nous plaît et de ce qui nous déplaît. « J'aime regarder le lustre depuis ce fauteuil. C'est pour moi cette déesse indienne qui étend ses nombreux bras dans toutes les directions. »

La maison et notre lien aux autres

La maison s'associe à notre lien aux autres, à nos proches, à ceux qui habitent avec nous ou viennent nous rendre visite. C'est la deuxième force inconsciente qui nous guide dans la maison. Les autres sont ainsi inclus dans notre représentation de l'espace habitable ; nous pensons à eux pour l'installer, l'aménager. À chaque achat de meuble ou d'accessoire, nous pensons en même temps à leur confort et au nôtre.

Tous ces choix volontaires que nous faisons pour la maison relèvent de ce que l'on appelle un *lien intersubjectif*. Par exemple, lorsque nous faisons l'acquisition d'un bon canapé, c'est en prévision de soirées partagées. Lors de chaque échange humain s'effectue l'« accordage émotionnel ». Pendant une conversation, nous nous accordons